

Janvier t'a toujours haïe. Lentement, tu as commencé à croire en des fables de saisons ennemies, que même ta peau confirmait en se fendant au rythme des flocons. Tu t'es habillée dès que le froid s'est installé derrière ta porte.

Évelyne Ménard, *Désarticulée*, p. 21

RÉDACTION

Laurent de Maisonneuve, *rédacteur en chef*

ÉDITION ET RÉVISION

Évelyne Ménard, *éditrice*

Charlotte Moffet, *éditrice*

Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisure*

COMITÉ DE LECTURE

Virginie Chaloux, Kamélia Hadjadj, Jeanne Hourez, Emma Lacroix, Laurence Lacroix, Hélène Laforest, Cloé Lavoie, Mégane Leblanc, Elody Leclerc, Emilie Maltais, Déric Marchand, Joëlle Marcotte, Eugénie Matthey-Jonais, Lilie Pons, Karolann St-Amand, Cédric Trahan et Eden Turbide.

CORRECTION DES ÉPREUVES

Laurent de Maisonneuve, Marion Thériault

COLLABORATEURS À CE NUMÉRO

Julien Beaupré, Louis Cabanac, Éric Debacq, Sarah Gauthier, Rosalie Ladouceur, Clara Lagacé, Maxime Lemire, Jasmine Manseau Khan, Sophie Mathieu, Évelyne Ménard, Charlotte Moffet, Jason Roy, Myriam Roy et Karolann St-Amand.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Sarah Gauthier, *co-responsable*

Mélina Verrier, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Rachel LaRoche, *rédactrice web*

Eugénie Matthey-Jonais, *rédactrice web*

INFOGRAPHIE

Alexe Pilon, *mise en page*

Clélia Pulido-Ferrois, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Laurence Emma Tanguay

Murale peinte par MadC (Festival Mural 2017)

@laurencemmaphoto

ILLUSTRATIONS

Clara Lejeune

« Créatures marines », dessins à l'encre de chine, 2017

www.ralejeune.wixsite.com/claralejeune

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019

Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)

ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes de prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1500 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .odt ou .md par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur·e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·e participera. L'auteur·e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro du printemps 2018 est le 11 février 2018.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com

www.lepied.littfra.com

@RevueLePied

Dépôt Légal, 1^{er} trimestre 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 20, Hiver 2018

Le Pied

[Revue littéraire]

- 5** **Au lecteur : serpent-échelle littéraire**
- 11** **bruine**
Karolann St-Amand
- 14** **23 h 34**
Myriam Roy
- 18** **gonna wear that skin tight dress you like**
Sophie Mathieu
- 21** **Désarticulée**
Évelyne Ménard
- 23** **Les sandwiches bleus**
Clara Lagacé
- 30** **Kumi**
Julien Beaupré
- 35** **Barcelone-Montréal**
Éric Debacq
- 41** **Entre Austen et Beauvoir**
Maxime Lemire
- 47** **Trajectoires**
Jason Roy
- 51** **Vertèbres**
Jasmine Manseau Khan
- 56** **Le cri ancestral**
Louis Cabanac
- 60** **La complexité d'un ramen**
Rosalie Ladouceur
- 65** **Ecchymoses**
Charlotte Moffet
- 67** **charcuter l'immédiat**
Sarah Gauthier

Au lecteur : serpent-échelle littéraire

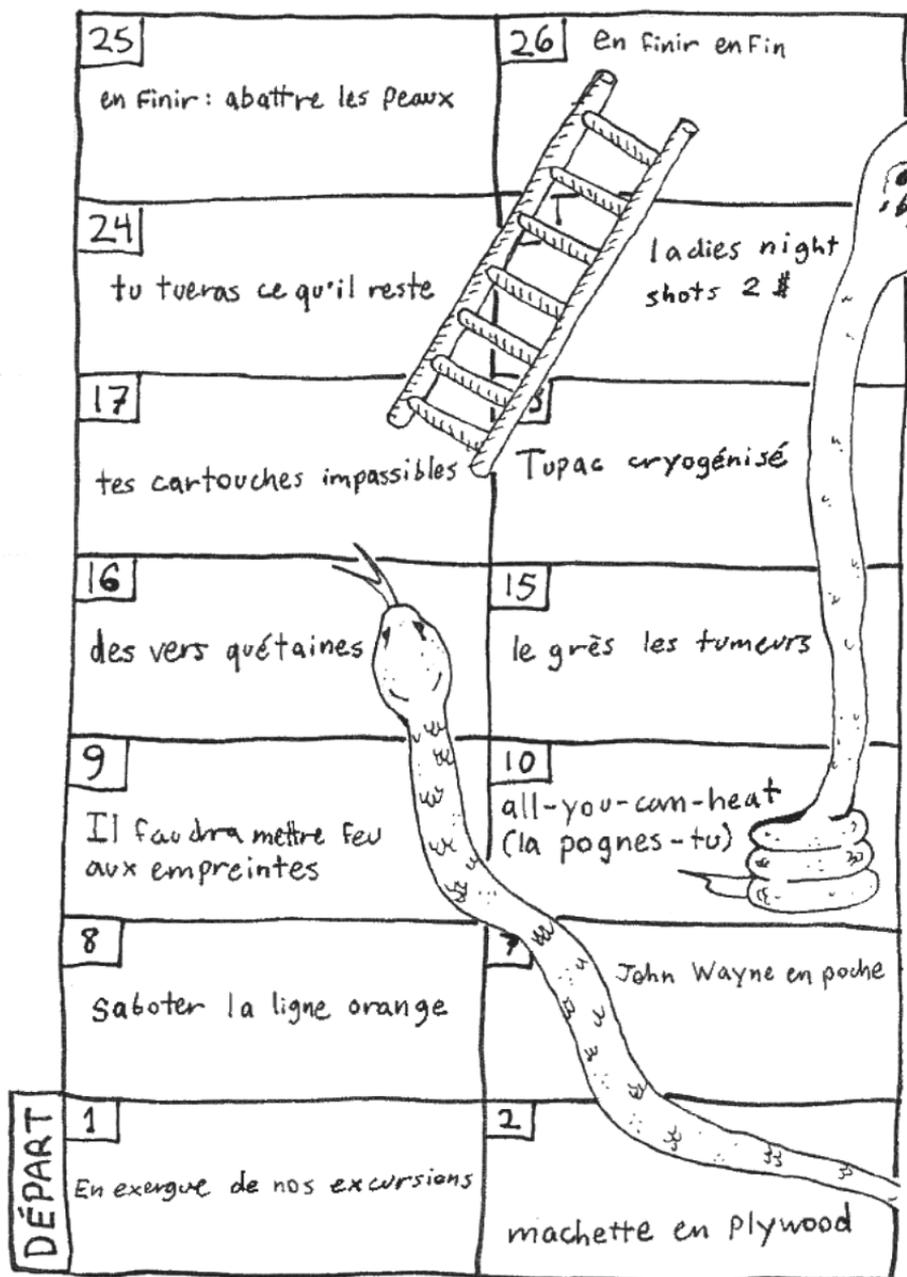
FABRIQUE TON PROPRE POÈME !

Matériel requis :

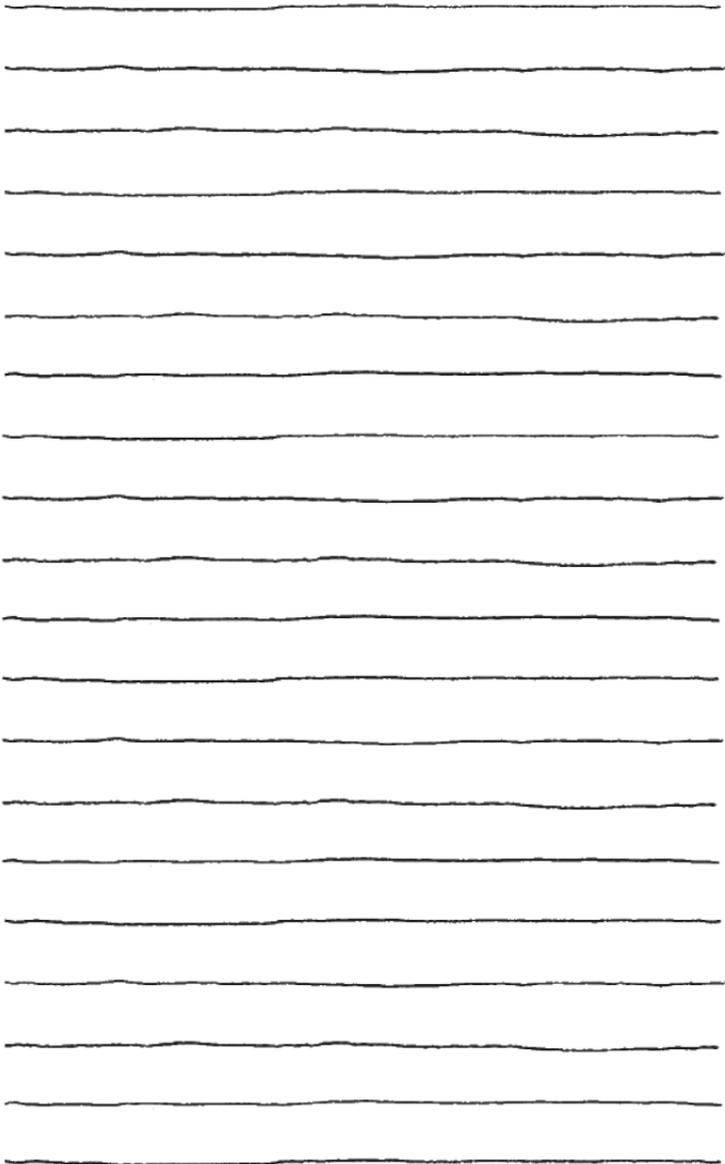
- Un exemplaire du Pied, no 20, hiver 2018, 72 p.
- Un dé.
- Un crayon.

Instructions :

1. Rends-toi aux pages 6 et 7.
2. Lance le dé.
3. Rends-toi à la case correspondante.
4. Inscris le vers dans l'espace prévu à cet effet à la page « Ton poème » (pages 8 et 9).
5. Retourne à l'étape 1 jusqu'à ce que tu parviennes à la case 28.
6. Fais part de ta création à tes amis !



27	Challenger	28	Eldorado -40 vents violents	ARRIVÉE
	28 janvier 1986			
	11h39			
	j'observe ta disparition grandiose	21	au rendez-vous de ton geste	
19	des toasts brûlées	2	Koyaanisqatsi jusqu'à	
	oubliées la veille blindage		Laval	
	composite			
14	ta rage en disque rayé	13	déjà la terre	
			ne retourne plus que	
11	all eyes on me et pourtant	12	au devant	
				
6	Le ciel est la limite comme	5	Fuir au pôle Nord	
	qu'ils disent			
3	nous taillons un sentier	4	Compter nos 10 ¢	
				





bruine

KAROLANN ST-AMAND

« *Nos solitudes venaient de se briser.* »

– Martine Delvaux

le silence de septembre
rebondit sur le quai
toi en contre-jour
au bout l'aurore

je bascule vulnérable
dans la cadence
de nos souffles

tu coules torrentielle
dans le désert
de ma tête

tes bras de coton m'enveloppent
épars les rayons dansent
au mur

la café refroidit sur la table

23 h 34

MYRIAM ROY

Vous êtes entassés dans ma tête. Entre mes deux tempes. Vous vous cognez aux parois de mon crâne. Migraines. Un métro bourré de l'heure de pointe. Des corps étrangers se touchent, baignent dans une odeur de sueur. Des expirations fusionnent entre elles, polluantes. Des portes coulissantes brisées clignotent rouge. Le bruit constant de manteaux qui s'effleurent, d'ongles cassés qui grattent la peau, de musique trop forte propulsée hors d'écouteurs, de sonneries de téléphone, de touches de clavier enfoncées, de rails qui crissent, d'appels enregistrés à l'intercom. La lumière clignotante d'une porte automatique brisée, les couleurs des vêtements et accessoires, les écrans allumés. Pression aveuglante.

Vous me regardez tous. Votre tête est restée tournée à droite. Vous me regardez tous alors que je vous invente. Vous vous habillez toujours de la même manière. Vous avez la même démarche. Vous lisez les mêmes articles. Vous écoutez la même musique. Vous regardez les mêmes images. Vous ne sortez jamais. Vous ne faites que vous empiler sans cesse dans ma tête. Entre mes deux tempes.

Mon corps vil s'englobe de vos âmes. Je vous interpelle. M'enivre de vos expressions faciales. Je danse devant vous. Je mange vos yeux. Lentement. Je vous touche les lèvres. Je bois votre sueur. Mets mon nez dans les poils rudes de vos joues mal rasées, les poils de vos manteaux. Café. Cigarette. Eau de Cologne. Cuir neuf. Je vous déshabille. J'enlève votre peau, tapisse mon enveloppe de la vôtre.

Entreposer, superposer vos visages sur le mien, glisser votre éloquence sublime dévorante dans ma gorge pour me redonner la parole, laisser vos doigts glisser sur moi, oublier la fonction de chaque parcelle de mon anatomie, me gaver de regards. Sensations d'euphorie liquide.

L'existence sans vos mains n'est pas possible. Vous faites partie de moi. Je veux être en vous. Je veux être vous. Remplissez-moi. Sauvez-moi. Sauvez-moi de moi. Je ne veux plus voir le contenu de mon corps se taper la tête sur les murs de béton, marcher trop vite, dépasser la foule à coups d'épaule, donner des coups de pied dans la vaisselle sale, crier par-dessus la radio, s'incruster les ongles dans les cuisses, se toucher violence.





gonna wear that skin tight dress you like

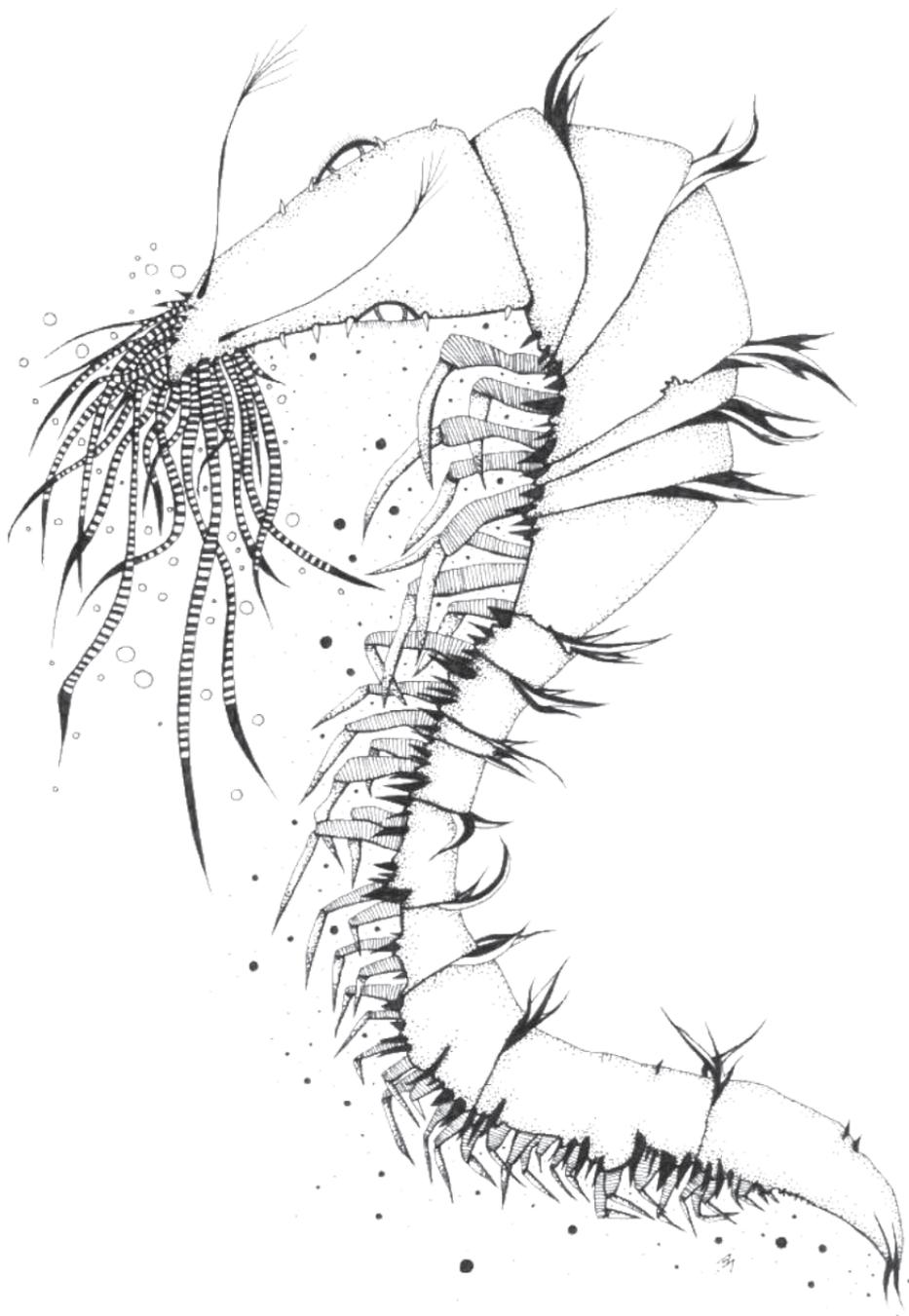
SOPHIE MATHIEU

beach club sous les blacklights
faux ongles faux cils
les verres fracassés les secrets écrits
sur les murs des bars en morceaux
les bas collants déchirés juste
à la bonne place pour les doigts
de ton meilleur ami

on écrase des cigarettes
déjà éteintes ce soir on sort
le champagne et l'adderrall

le concierge de nos cœurs
les souille de sperme
tas de cendres après le feu d'artifice
la tête sortie de la limousine on crache
du vernis à ongles rose
sur tous les cimetières
pour allumer ton one man show on avale
les diamants jusqu'à déféquer
des liasses de cent

piscines hors terre
dans un hôtel cinq étoiles
shut up and talk dirty



Désarticulée

ÉVELYNE MÉNARD

L'hiver t'a forcée à t'effacer sous un tissu de mal-adresses. Des épines ont poussé sur ton manteau de velours. Tu les as attachées à la barrière qui t'empêche de rejoindre la petite ville en amont de la rivière. Les planches de bois se déguisent en pantins, avec des bras et des jambes percés d'échardes.

Une bobine de fil vide se promène entre les lignes de ta paume, sans réussir à s'accrocher. Son parcours évoque ta crainte d'être éparpillée parmi les maisons qui gisent en bas. Tes cheveux se mêlent à l'étoffe prise dans la clôture, à une mise en scène inextricable. Dans tes mèches se pend l'envie d'être dirigée.

Janvier t'a toujours haïe. Lentement, tu as commencé à croire en des fables de saisons ennemies, que même ta peau confirmait en se fendant au rythme des flocons. Tu t'es habillée dès que le froid s'est installé derrière ta porte.

Ton habit ne se laisse effleurer que d'un sens et ta tête lui en veut presque ; aucune main n'abandonne ses empreintes dans ta crinière. Tu espères repousser les autres, avec ces pointes que tu portes en parure. Je continue d'observer ces tiges que tu n'as pas su transformer en fleurs.

J'aimerais m'approcher, mais j'ai peur de te retirer le peu d'épiderme que tu dévoiles : une orchidée fanée, offerte à la neige. Elle contraste avec ma fourrure noire qui demeure dans l'ombre. Tes traces se sont creusées dans ton sillage. La largeur des miennes n'en diffère pas tant.

Je m'éloignerai lorsque les marionnettes t'auront libérée.

Les sandwiches bleus

CLARA LAGACÉ

Mon père avait cinq ans. Peut-être six. En tout cas, c'était dans le temps où il devait encore faire toutes les petites commissions de ma grand-mère. Elle ne sortait pas, restait dans l'appartement à longueur de journée à attendre les appels pour mon grand-père. Dans le CB, elle lui disait où aller afin d'embarquer son prochain client. Parfois, quand il avait le temps, mon grand-père revenait faire une sieste à cause de ses nuits entrecoupées. J'imagine que ma grand-mère y participait à l'occasion. Je ne sais pas. Toujours est-il que le jour de la commission, mon père et ma grand-mère étaient seuls. Ma tante suivait des cours de piano dans le couvent en pierre du village bas-laurentien.

« J'ai besoin que t'aïlles su' Isidore », a dit ma grand-mère.

Mon père, qui était occupé à enfiler des bouchons de liqueur sur un fil – il avait préalablement fait un trou dans chacun d'eux à l'aide d'un vieux clou et d'un marteau –, a levé les yeux vers elle sans rien dire. Elle avait interrompu son activité monacale, la quiétude de ses pensées vides. Déjà, à cet âge, il avait pris l'habitude d'une solitude qui tenaille et reconforte : le

plaisir d'organiser, de classer et de maintenir un délicieux silence.

« Pourquoi pas chez grand-papa ? » finit-il par demander.

Mon arrière-grand-père avait aussi une boutique, mais ça ressemblait plus à un dépanneur. Isidore Labrie, lui, avait le vrai magasin général, on y trouvait de tout. Chez Isidore mon père n'avait pas le droit à un petit bonbon caché dans le fond de sa main ni aux radotages de mon aïeul qui lui permettaient d'occuper oisivement sa journée, assis à l'écouter, sans que personne le dérange.

« Y'ont pas c'que j'ai d'besoin », répondit ma grand-mère en regardant le téléphone, comme si elle pensait qu'il allait sonner. « M'a te donner un p'tit cin'cennes de plus pour ton bonbon, gars, inquiète-toi pas », lui dit-elle en riant. Ma grand-mère ne souriait pas beaucoup. Plutôt du genre pince-sans-rire. Mon père comprit qu'il s'agissait d'une grande occasion.

Les murs de chez Isidore Labrie étaient tapissés de haut en bas de marchandises. Il y avait des bacs pleins de clous, des poches de farine, d'autres de patates, des cannes empilées parfaitement, des crayons, des sacs remplis de sachets de thé, des boulons, quelques casseroles, des rouleaux de tissus : tout ce dont on pouvait avoir besoin. C'était aussi Isidore Labrie qui recevait les journaux de la province. Mon père n'avait jamais remarqué les sandwiches bleus que ma grand-

mère l'avait envoyé chercher ce matin-là. Dans la lumière délavée d'octobre, il n'arrivait pas à concentrer son regard très longtemps sur les étagères.

« Hey ! C'est le p'tit Lagacé. Quessé j'peux faire pour toé, mon grand ? », demanda Monsieur Labrie, souriant à mon père qui était devenu tout rouge de l'autre côté du comptoir.

« C'est m'man... 'a veut des sandwiches bleus », répondit-il d'un timbre mal assuré.

Derrière lui une voix rocailleuse ricana, écrasant d'un coup son espoir tremblotant d'obtenir une approbation. Madame Labrie, belle avec ses cheveux bouclés et ses dents blanches bien droites, était en train de placer des conserves. C'était un dentier évidemment, mais mon père n'avait pas encore appris à reconnaître cette blancheur factice. À 18 ans, ma tante – celle qui pratiquait ses gammes à ce moment-là – se ferait également arracher toutes ses dents qui laisseraient la place à un dentier tout neuf, tout blanc ; c'était la mode à l'époque. Mais ma tante ne sortirait pas de chez elle pendant une semaine par la suite. Elle aurait trop peur que ses amies se moquent d'elle, qu'on dévisage son faux sourire. Madame Labrie, quant à elle, portait son dentier sans gêne. Mon père la trouvait belle. Il n'aimait pas qu'elle rit de lui.

« Elle en veut combien, ta maman ? », lui demanda Monsieur Labrie. Du moment qu'il faisait sa vente, Isidore Labrie ne regardait pas vraiment ce qu'on

achetait. C'est sa femme qui se chargeait du comméragé.

Pour toute réponse, mon père mit l'argent sur le comptoir. Monsieur Labrie compta, classa le tout dans sa grande caisse à plusieurs boutons et s'éclipsa à l'arrière du magasin.

Mon père se mordit la lèvre. Il avait oublié les cinq cennes pour ses bonbons. Il avait tout donné d'un coup à cause de sa nervosité. Fâché, il pesta contre sa mère. Pourquoi ne pouvait-elle pas être comme toutes les autres et quitter la maison des fois ? Pourquoi fallait-il qu'elle reste toujours auprès du téléphone ? Qui avait déjà entendu parler de sandwiches bleus de toute façon ? C'était complètement ridicule ! Il se promit de les lancer sur la table et de ressortir en courant aussitôt qu'il serait arrivé. Il refusait de passer l'après-midi aux côtés de sa mère.

Monsieur Labrie revint avec un sac brun qui devait contenir les sandwiches bleus. Mon père l'empoigna sans regarder à l'intérieur. Il marcha rapidement vers la sortie du magasin, non sans avoir le temps d'entendre Madame Labrie lancer à son mari : « C'te femme-là n'aura jamais d'autres enfants, le prêtre y perd son temps à aller la voir les dimanches, de toute façon 'a va même p'us à l'église. Au moins, elle envoie encore ses flos. »

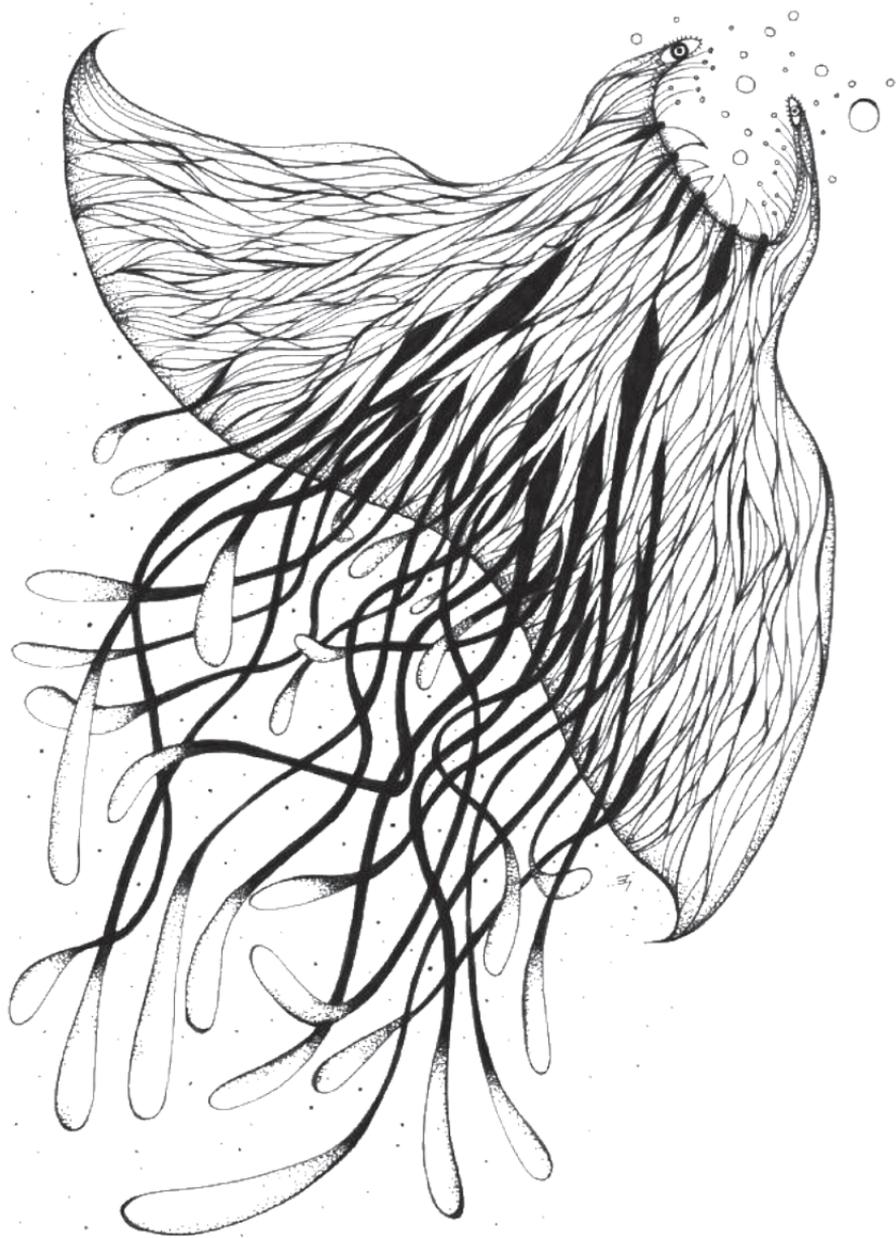
Mon père se demanda comment Madame Labrie savait que sa mère n'aurait plus d'enfants. Ils étaient

juste deux, ma tante et lui. Brusquement, il se rendit compte que toutes les autres familles du village étaient beaucoup plus nombreuses, que la leur était l'exception.

« J'veux d'autres frères, moi. J'ai juste une sœur, c'est pas juste ! T'es pas normale ! », cria-t-il à ma grand-mère éberluée, en lançant le sac brun sur la table comme il l'avait prévu. Sans attendre de réponse, il refit claquer la porte d'entrée et descendit les marches de leur appartement jusqu'à la rue pour aller cogner chez le voisin qu'il n'aimait même pas tant que ça. Il regrettait déjà de s'être emporté ; il aurait de loin préféré passer l'après-midi à habiter le silence du décor de leur demeure, interrompu par les nombreux appels pour le service de taxi, plutôt que de jouer chez Pierre. Avec une ferveur tenace, il se mit à prier pour que Pierre n'ouvre pas, afin qu'il puisse regagner son ennui, s'accroupir sur le prélat de sa cuisine et s'enliser dans l'ordinaire sédatif.

Lorsqu'il rentra pour le souper, mon père fut très surpris de voir que sa mère ne le chicanât pas. Tout était normal, elle lui demanda ce qu'il avait fait de son après-midi, écouta d'une oreille distraite ma tante raconter ses aventures musicales et se leva à deux reprises pour répondre au téléphone. C'était comme si son cri n'avait même pas fait une écorchure dans sa journée. Il n'osa pas lui-même revenir sur le sujet, trop content de pouvoir passer à autre chose.

Pendant les dix prochaines années, ma grand-mère alla elle-même chercher ses serviettes hygiéniques chez Isidore Labrie pour éviter de croiser le regard de mon arrière-grand-mère et son abattement certain. À chaque occasion, elle maudissait le village trop petit, déjà parcouru maintes fois dans tous les sens, qui finirait toujours par le dire à sa mère de toute manière. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment quelque chose qu'on pouvait cacher. Puis, il y eut un accident de parcours dans sa planification assidue. Mon père eut enfin droit, non pas à un frère comme il l'avait espéré, mais à une sœur, et, trois ans plus tard, à une autre. Après, ce fut définitivement fini : tant les sandwiches bleus que les enfants.



Kumi

JULIEN BEAUPRÉ

Au fil de mes enjambées marathoniennes imaginaires, Kumi me fait l'amour et c'est bien moi. Ses cheveux noirs de jais coupés courts sont tout ce qu'il lui reste. Partout ailleurs, sa peau d'or se dévoile ; ici tendue, là repliée. Je la regarde. Elle me montre aussi ses fesses, ses mollets contractés. Je l'ai toujours vu de dos. En contre-plongée.

D'une certaine façon, nous coursons déjà. Je le lui ai dit, il me semble, avant qu'elle ne s'accroupisse la première fois. Pour que tout soit clair, je prends le risque de me répéter. Par-dessus le silence agité, ma voix porte bien. Ça va, je ne l'ai pas imaginé ; elle s'en souvient, je lui ai bien transmis l'information. Elle course aussi. Nous coursons ensemble. C'est rassurant.

Elle sait qu'elle devra bientôt s'enfuir par la fenêtre béante, d'où elle est venue quelque temps auparavant. Mes parents sont en route. La veille, je leur ai donné mon adresse pour qu'ils viennent me rejoindre au petit matin. Tous les trois réunis.es, nous irons ensuite à

la ligne de départ : une activité familiale. Mais Kumi est arrivée entre temps. Elle s'est imposée et je l'ai laissée m'enjamber. Il est six heures du matin, le soleil surplombe la ville et la fenêtre ouverte laisse également s'infiltrer vers mon lit un léger courant d'air froid qui embrasse nos corps ruisselants : ressac sur la peau.

Aujourd'hui, je suis journaliste étudiant. On ne dit pas journaliste tout court quand on est un étudiant. C'est *journaliste étudiant*. Du marathon familial – où j'avancerai bientôt à l'arraché – je tirerai plus tard un article générique dont j'ai écrit à l'avance quelques formulations :

Montréal a vu sa respiration rythmée à celle des (indiquer le nombre) coureurs qui l'ont sillonnée [...] une expérience de course ludique [...] des concerts rock à chaque mile [...] un souvenir agréable pour les (insérer le nombre) spectateurs [...] pancartes et encouragements.

Quand la sonnette retentit, Kumi me somme instantanément de fermer les yeux. Je m'exécute sur le coup, en attendant qu'elle se lève pour l'épier en cachette. Mais, avant que j'en aie la chance, elle insiste ; on dirait qu'elle lit en moi. Je ne tricherai pas, donc. Elle se lève finalement. Je l'entends se rhabiller

en vitesse. Elle me borde, me baise le front tendrement et s'éclipse comme un rêve. Je me demande si je la reverrai un jour.

J'entends la sonnette, encore. J'ouvre les yeux en sursaut, enfile mes vêtements et me précipite immédiatement à la porte d'entrée. Il ne me manque que mes souliers de course. Mais, au lieu de mes parents, c'est une jeune femme aux yeux noirs en amandes qui me fait face. Elle me sourit pendant que j'observe à la dérobée ses cheveux courts, son front luisant. Elle dit qu'elle vient au nom du journal étudiant. Je ne l'ai pourtant jamais vue. Elle serait photographe et étudiante. Je note la séparation.

Personne ne m'a averti qu'elle viendrait. Elle est surprise, croyait l'inverse. C'est au sujet des laissez-passer pour la tente des organisateurs. Oui ? Elle me les tend. Les voilà. Ah, si c'est aussi simple, merci. Je lui demande son nom. Cécile, Cécile Beaupré. Je dis que, pour moi, c'est pareil, enfin que c'est Julien Beaupré. Elle change le sujet. Tu as l'habitude de courser ? De temps en temps, oui, pour le plaisir. Aujourd'hui, je veux dire. Ah, euh... oui, je cours avec mes parents. Dans ce cas, je te verrai peut-être à la ligne d'arrivée ; c'est moi qui prends les photos pour ton reportage ! Je ne relève pas son utilisation fautive du mot « reportage ». Ça me plaît quand même, qu'on

me prête cette importance. D'accord, on se voit tantôt !

Elle acquiesce et, ses yeux accrochés aux miens, descend l'escalier à reculons tout en maintenant le sourire. La scène est longue. Je n'ose l'abrégier. Il n'y a pourtant que six marches. Ses dents, toutes dévoilées, me rendent mal à l'aise. Elle remet son sac à dos. Ça y est, elle touche terre. Elle contourne son vélo et l'enjambe sans jamais me tourner le dos. Immobile, le guidon en mains, elle me dit que je devrais rentrer chez moi, que la scène est un peu gênante. Je l'admets et ferme la porte derrière moi.

À l'intérieur, je regarde par la fenêtre de ma chambre. Cécile, ou Kumi pour ce que j'en sais, est déjà loin. Je m'étends sur mon lit pour un instant, et réalise que je me suis assoupi. Quand j'ouvre les yeux, une heure s'est écoulée. J'agrippe mon cellulaire à la hâte. J'écris : Cécile Beaupré. En premier sur la liste déroulante de choix : c'est elle. Nous avons beaucoup trop d'amis en commun pour ne pas déjà nous connaître. Au moins, son compte me confirme son emploi au journal. Je veux une deuxième preuve. J'envoie un message à Théo. Il est hors ligne et ne me répondra sûrement pas de sitôt : une impression.

Sur sa photo de profil, Cécile pose de face. Dommage. Sur l'image, elle est accroupie, fouille dans

son sac à dos et porte les mêmes vêtements que lors de notre rencontre. En observant davantage l'arrière-plan, je note son vélo étendu à côté d'elle et je reconnais les marches d'un bleu décoloré. Ce sont les miennes. D'ailleurs, la photo date d'à peine quelques minutes. Elle l'aurait prise juste avant de sonner. Logique.

Oui, mais elle était seule sur le porche et ce n'est manifestement pas un selfie. Je regarde les commentaires. Richard Beaupré écrit :

Notre belle Cécile, devant son nouvel appartement à Montréal. Derniers préparatifs avant notre marathon familial. Souhaitez-nous bonne chance ! #filleunique.

Je me relève pour étudier mes traits faciaux devant le miroir et commence sérieusement à me questionner sur la nature de mon reportage.

Barcelone-Montréal

ÉRIC DEBACQ

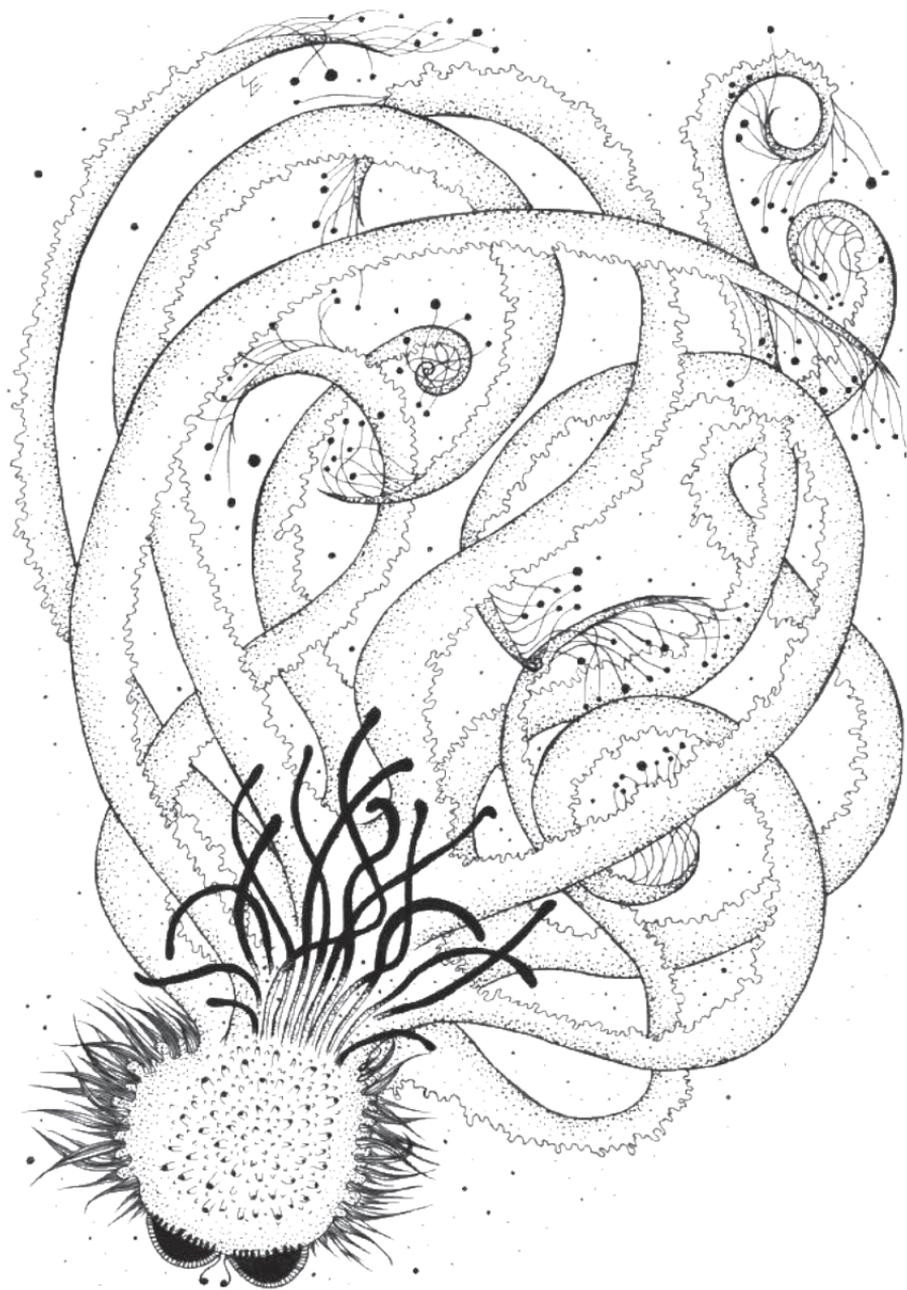
Il fait face au paysage avant l'atterrissage – lorsque l'avion manœuvre pour s'aligner avec la piste, lorsqu'une aile pointe la terre et l'autre le ciel – et les grandes langues vertes teintées du rose couchant lapent le fleuve énorme et gris, le St-Laurent, majesté de fer en fusion. Les portes s'ouvrent comme les sons, les gorges font résonner dans l'air leurs échos mats. On joue ici du français comme d'un étrange instrument. Tout ensuite est une marche simple, étendue, pure, de la douane où il déclare les bouteilles de *parajete* à sa valise qu'il attend longuement devant le tapis roulant, à côté des caisses dans lesquelles des chiens jappent, désespèrent de ne jamais revoir leurs maîtres, dans le couloir qui vibre des excitations, dans le hall où des centaines d'yeux et de sourires l'accueillent puis le laissent passer, où il achète avec des billets neufs, lisses, inconnus, des sucreries, de l'eau, une carte téléphonique, avant d'appeler pour dire là-bas, d'où une voix amère lui vient, que tout est bien, qu'il fait une chaleur étouffante ici mais que

tout est bien, de la douane au téléphone c'est une lancée que réjouit la vue des familles qui se retrouvent, des couples qui s'embrassent, la vue des coiffures loufoques, exubérantes des femmes mûres du Canada, ces choux frisés, le bonheur odorant d'un pays qui accueille, il rit dans ce hall tout chaud de corps et d'été. Quand il sort, seul un mince liseré rouge survit à l'obscurité. Il s'assoit dans un bus vide qui file bientôt vers la ville sur une route surélevée qui croise sans cesse des ponts et d'autres routes. Le bus aspire par ses fenêtres ouvertes le souffle brûlant de l'île et casse ses suspensions dans les trous de la peau asphaltée. Il retient entre ses jambes la valise qui s'enfuit : elle ne participe pas comme elle voudrait à la danse frénétique du bus. La blanche et violente lueur des néons recouvrent les vitres. Celle en face de lui reflète son visage ébloui, où deux traits sombres qui partent des yeux marquent le travail exténuant du désir. La ville perce son visage de ses lumières aiguës, elle est étouffée par le noir couvercle de la nuit d'été, elle se rêve en violet, en vert, en rouge, puis les couleurs se précisent, dessinent des tours, ces colonnes faites sans art, manifeste brut de l'homme conquérant. Il est joyeux du vent chaud qui caresse ses cheveux, incroyable bonheur de sentir dans cet air le souffle de son amour. Il secoue la tête, il veut se souvenir de cet

instant : il entre dans la ville, elle prend forme subitement, se fixe, révélée. La route descend et se fond dans les rues larges, verse le bus dans leur épais maillage. Le bus garde un temps son train d'enfer, fait crier encore son armature dans les crevasses de la voirie, tamponne quelques trottoirs dans les virages, frôle des poteaux, des voitures, d'autres bus, de plus en plus près, mais tout s'accote à lui et l'accule. Un feu rouge l'arrête net, l'achève dans un spasme crispant qui remue la valise d'entre ses genoux. Soudain, le rêve du voyage cesse pour laisser place à la nouvelle vie, ces voitures, ces odeurs différentes qui le prennent, le soufflent lorsqu'il sort du bus : ici la ville sent la forêt après la pluie, le bitume chauffé. Le métro sent le confort d'une maison bourgeoise, un dimanche, une odeur qui mêle thé et gâteau, et il y a l'aération qui vrombit, qui porte une note dans laquelle vibrent les arpèges, une note pleine, belle, sereine, une mélodie d'un ton, un chant originel. Dans la rame bleue qui fait vieillotte et sobre, monacale et propre, les sièges simples encadrent les portes et montrent leur profil aux sièges doubles. Les regards se croisent, convergent vers le nouvel arrivant, qui respire encore un autre pays, son air enchanté et ahuri dans l'ambiance d'une après-soirée mont-réalaise, et ils inspectent sa valise, ses habits, son

visage, sur lequel leurs regards restent un temps, avant de prendre conscience d'eux-mêmes et de glisser dans d'autres directions, des murmures, puis les conversations reprennent. La rame attrape du monde et se remplit à mesure. Il sort à Henri-Bourassa au milieu des éclats de voix, de cris ivres qui soudain s'évanouissent quand la foule sort : face à elle, multiples lumières des camions de pompiers, des sirènes assourdissantes, des jets d'eau violents qui se croisent et se touchent, un incendie qui dévore une bâtisse. Sol constellé de bris de verre et d'objets divers, comme s'il y avait eu explosion, et les gens de ne pas répondre tout de suite aux circulez des pompiers à la fois excités et apeurés, puis de se déplacer comme sous hypnose, la face béante et grotesque. Il laisse la maison en feu derrière lui, il a bien trop hâte de retrouver Guilhem. Ça sent l'eau croupie dans les rues qu'il emprunte. Il passe sous les arbres d'où tombe le chant des grillons, le même que chez lui, qu'il entend comme un appel à aimer ce pays. Il passe devant des cabines téléphoniques Bell illuminées de l'intérieur, trois à la suite, et il entre dans l'une d'elles. Il compose le numéro de Guilhem, après quelques instants il entend la sonnerie du téléphone à l'intérieur de la maison qu'il a reconnue, en face de la cabine, avec un auvent et un toit pointu. Les fenêtres sont ouvertes

sur la nuit caniculaire. La sonnerie cesse et la voix de Guilhem répond, bourrue. Regarde par la fenêtre, il dit, et il entend Guilhem se lever d'un sofa ou d'un lit, le souffle précipité, d'excitation certainement, puis sa tête jaillit de l'encadrement. Il fait signe de la cabine Bell et raccroche. Guilhem saute par la fenêtre et atterrit dans les fleurs de la vieille du premier, court vers lui, hilare. Son cœur pourrait exploser, ses jambes sont faibles sous lui : il reconnaît tout de Guilhem, sa chemise rose, sa chaîne en or, ses cheveux décolorés, son visage tanné par le soleil, il est maigre comme Don Quichotte, il est le roi des châteaux en Espagne ! Leurs corps se retrouvent en une secousse, ils s'embrassent avec ardeur, tellement collés l'un à l'autre que Guilhem sent, au niveau de la ceinture, la crosse en ivoire d'un *Desert Eagle*.



Entre Austen et Beauvoir

MAXIME LEMIRE

Quand la porte de l'appartement s'ouvre Benjamin lève les yeux de son *Bob Morane*, lecture légère de la semaine. Face à lui sur le divan, Gabrielle, ses pieds entremêlés avec les siens, savoure son Simone de Beauvoir, livre qu'elle a choisi « pour qu'il n'abaisse pas trop le niveau intellectuel de l'appartement avec des lectures paralittéraires ». Du moins, c'est ce qu'elle lui avait si malicieusement affirmé. Y penser le fait sourire. Il lui chatouille la plante du pied avec ses orteils. Une douce vengeance. Elle sursaute, le repousse sans réelle vigueur, avant de recroiser ses jambes avec les siennes. Quand Cathy passe le seuil de l'appartement, ils remarquent tous les deux la fatigue dans ses mouvements. Elle veut visiblement en finir rapidement avec la tâche d'enlever ses chaussures. Elle ne prend même pas la peine de se pencher pour les retirer et les pousse pêle-mêle à côté des autres alors qu'elle s'assure habituellement de les placer nettement entre ceux de Benjamin et ceux de

Gabrielle en guise de « barrière de protection » contre l'odeur de pied de « l'homme de la maison ». Ben fait mine de se lever pour aller la voir, mais Gabrielle le retient avec ses jambes sans le regarder.

Le message est clair.

Pas tout de suite. Il vaut mieux lui laisser un peu de temps.

Il s'en veut. Son estomac se contracte. Pourquoi n'arrive-t-il pas à lire Cathy aussi bien que Gabrielle y parvient ? Ça ne fait que lui rappeler qu'elles étaient déjà ensemble avant qu'il ne vienne s'ajouter à leur histoire d'amour. Le sentiment familier d'être de trop le prend à la gorge, comme à chaque fois où l'éclat de la tendresse entre les deux filles semble éclipser la sienne.

Il se mord la lèvre inférieure, fait semblant de reprendre sa lecture. En réalité, il revit tous ses moments d'inadéquation.

Quand il revient à la réalité, Cathy est déjà dans la chambre, Gab le regarde par-dessus son livre. Elle soupire avant de serrer un peu plus fort ses pieds contre les siens. Gabrielle l'empathique, toujours capable de lire dans son cœur. Il retourne à Bob Morane et ses aventures dans les profondeurs de la forêt amazonienne, attendant patiemment le feu vert pour aller réconforter Cathy.

De la chambre, Cathy les observe tous les deux. Les voir serrés l'un contre l'autre de cette façon, comme un vieux couple, lui fait plaisir. Quand elle avait demandé à Gabrielle si elle pouvait lui présenter Benjamin, sa conjointe de plusieurs années avait été sceptique, mais maintenant la vue de leurs jambes entrelacées comme un nœud solide où elle a quand même sa place lui fait oublier sa fatigue de la journée.

Dans la chambre, elle enfile une des paires de pantalon de sport de Benjamin et un chandail de la faculté de psychologie de Gabrielle, attrape sa copie de poche d'*Orgueil et préjugés*, puis se dirige vers le salon. En la voyant, Gabrielle roule les yeux et Benjamin hausse un sourcil.

– Vous êtes juste jaloux de pas pouvoir porter mes vêtements, répond Cathy qui leur offre à eux seuls son premier sourire de la journée.

Ils échangent un regard amusé et séparent leurs jambes pour lui laisser la place du centre. Cathy s'y installe en tailleur avant de ramener leurs jambes sur les siennes. Elle reste un moment les yeux fermés sans bouger. Benjamin et Gabrielle font semblant de s'intéresser à leur livre. Tous les trois apprécient en silence le plaisir d'être réunis.

+ + +

Gabrielle est la première à se lever sous prétexte de se préparer avant d'aller au lit. Dans les faits, elle n'est pas vraiment fatiguée, mais décide de leur donner un petit moment d'intimité, de laisser Ben à sa spécialité : reconforter. Alors qu'elle entre dans la salle de bain, elle les entend rire de concert. Il n'y a pas si longtemps, ça l'aurait rendu un peu jalouse. Elle conservait jalousement les sourires de Cathy pour elle seule. Maintenant, elle se surprend à désirer elle aussi l'attention de Benjamin. Gabrielle enlève ses vêtements et prend un moment pour se regarder dans le miroir.

Est-elle aussi désirable que Cathy ?

Elle entre dans la douche et termine rapidement de se laver, mais reste un moment sous l'eau chaude, la laissant couler sur sa nuque. La porte de douche s'ouvre, le son la fait sursauter un peu, mais les bras de Benjamin qui l'enlacent à la taille la rassurent. Ils restent là à s'étreindre en silence jusqu'à ce que l'eau devienne froide. Benjamin tente de sortir sur le coup, mais elle le retient encore un peu. Il sourit et la retourne pour poser son front sur le sien avant de la prendre par la main pour l'attirer hors de la douche.

Elle s'empresse de se sécher avant d'aller rejoindre Cathy déjà dans la chambre, mais Benjamin, lui, prend son temps. Les deux filles parlent de leur journée, comme à chaque fois avant de s'endormir.

+ + +

Dans le salon, Benjamin termine son chapitre, marque sa page avec un signet. Quand vient le temps de déposer son livre sur la table, il remarque que les filles y ont laissé le leur. Il hésite un moment avant de les empiler tous les trois en plaçant Bob Morane entre Jane Austen et Simone de Beauvoir.

Quand il entre dans la chambre, Cathy et Gabrielle dorment déjà. Chacune a roulé de son côté du lit, ne laissant libre que la place du centre. Benjamin s'y glisse en faisant tout ce qu'il peut pour ne pas les réveiller. Cathy et Gabrielle se retournent instinctivement vers lui. Sous les couvertures, leurs jambes se mélangent aux siennes.



Trajectoires

JASON ROY

Encore un commentaire cinglant, sous un vernis de plaisanterie. Ne voit-elle pas que plus elle insiste, plus elle me confirme dans ma résolution ? J'ai hâte de raccrocher. Tant que flottera cette aura de suspicion, je n'éprouverai que l'envie de céder aux invitations répétées de Rosa.

Camille et moi. Partir en stage à l'étranger, chacun de notre côté, nous plaçait devant le dilemme inhérent à notre situation : soit nous restions fidèles et tentions de maintenir notre relation, soit nous acceptions une pause, d'ouvrir des guillemets dans lesquels nous oserions laisser à l'autre un espace de liberté pour aviser à notre retour au pays. Garantir une fidélité à toute épreuve me paraissait difficile, mais moi, j'étais prêt à le tenter. C'est elle qui a entrouvert la porte, qui a offert de desserrer le lien. Maintenant qu'il est temps de matérialiser notre accord, elle est troublée par la réalité crue. Le côté romanesque qu'elle envisageait au départ s'est éteint.

L'arrivée en terre étrangère nous jette dans un état d'esprit frisant l'ivresse. Le terrible choc culturel ne suit que plus tard, mais les débuts sont euphoriques :

je me fonds dans le paysage, j'assouvis chaque jour ma soif de découvertes et de rencontres, tout en étant sans cesse époustouflé par les différences. Rosa n'avait qu'à croiser mon chemin et les jeux étaient faits. Tout cela peut paraître banal, mais comment, dans un moment pareil, ne pas croire que le destin nous manipule sournoisement ? Sous son emprise, je me suis laissé vaincre par une vague d'émotions nouvelles. Et voilà qu'après un dimanche de discussions emballées et de balade au grand air, je me suis retrouvé à embrasser avec fougue la belle Espagnole. Rosa.

+ + +

Camille m'appelle pour me proposer qu'on se voie pendant la semaine de relâche, que nous avons en commun. « Viens me rejoindre à Munich », qu'elle ajoute de sa voix chantante. N'y voyant pas d'inconvénient, plutôt une jolie occasion de voyager un peu et de découvrir une autre culture, j'accepte. J'oublie Rosa pour me concentrer sur celle qui, là-bas dans cette Bavière mystérieuse, est encore ma copine, en quelque sorte. Je me dis que de nous voir ainsi au milieu de notre séjour pourra nous permettre de garder notre lien vivant, de le faire renaître et peut-être même de rediscuter de notre entente. Une fois sur place, la nouveauté de la vie germanique m'épate ; ses nuances contrastent avec les exubérances ibériques

auxquelles je suis habitué. Et Camille. Il me faut tout mon sang froid pour ne pas m'extasier devant elle. Le voyage paraît l'avoir changée. Ses yeux brillent comme des feux, elle me semble plus tranquille, moins fâchée ou suspicieuse que lors de nos appels téléphoniques. Elle m'accueille avec douceur, mais je ressens néanmoins une certaine distance. Me convainquant que tout est normal, qu'il faudra du temps pour s'approprier de nouveau, je joue le jeu. Elle me fait découvrir la ville, nous en explorons des pans entiers à pied ou en tramway. Tout cela dure deux jours, après quoi elle m'annonce vouloir me présenter une de ses connaissances allemandes, ce qui ne me dérange guère jusqu'à ce que je voie le mec en question, dans les résidences universitaires. Sa façon de la regarder, ses manières à elle ; tout me confirme qu'elle n'a pas tardé, elle non plus, à se dénicher une Rosa d'un autre genre. Naïvement, j'avais cru être le seul à succomber à la tentation de notre contrat.

+ + +

En revenant en Espagne, je ne suis plus le même. Nerveux, impatient, j'évite même Rosa qui m'envoie des textos depuis mon retour. Tout me paraît plus terne, les gens commencent à m'énervier. Reprendre les cours s'avère une tâche ardue, j'ai même l'impression d'avoir perdu le peu d'espagnol que

j'avais appris depuis le début de mon échange. À cela s'ajoutent les examens et la remise des travaux de mission, qui tombent cette semaine. Irrité, je me retire de plus en plus dans mon coin, j'arrête de sortir le soir. Un sentiment étrange d'injustice s'empare de mon esprit alors qu'au fond, puis-je vraiment lui reprocher d'avoir cédé à la même impulsion que moi ? Il était tout à fait plausible que ça lui arrive aussi, non ? Cette réalité, pourtant, ne parvient pas à se concrétiser dans ma tête, comme si ça ne se pouvait juste pas. Coincé par ma jalousie étouffante, je ne sais même plus par quel bout gérer le problème. Deux options traversent mes pensées : retourner à Munich pour la reconquérir, ou bien me morfondre en tentant de l'oublier. Misérable, je finis par traîner dans les bars de Madrid, gaspillant mes euros à discuter avec des barmaids désintéressés. Encore quelques semaines et nous rentrerons tous les deux à Montréal.

J'imagine déjà la scène. Peu après avoir réintégré mon appartement, je l'entendrai arriver, mettre sa clé dans la serrure et ouvrir la porte. Sauf qu'elle aura dans le visage ce rictus niais qu'elle arborait en présence de son Wilhelm, et le miroir ne me renverra que ma mine déconfite.

Vertèbres

JASMINE MANSEAU KHAN

Lundi matin

Le roi, sa femme et son petit prince

Sont venus chez moi

Pour me serrer la pince

C'est Colette qui veut m'impressionner avec sa nouvelle chanson. Maintenant, je ne chante plus que ça quand je suis seule. Et je me retrouve de plus en plus seule, sauf les vendredis et samedis soirs, une semaine sur deux. Colette comprend, elle est assez grande. Elle est loin d'être la première à connaître les aléas d'une séparation parmi ses camarades de classe. C'est même elle qui me console parfois, qui me répète que c'est normal, que papa et maman l'aiment tellement fort, que ça ne va jamais changer. C'est moi qu'il faut convaincre que tout arrive pour le mieux.

Aujourd'hui marque le retour en classe après les vacances d'hiver. Carlos n'est pas venu chercher Colette : c'est elle, la grande aventurière, qui a pris l'autobus. Tout ce que je peine à faire, simplement elle le fait. Attendant sous l'abribus enveloppé par des rafales de poudre givrée, en grosses bottes, cache-col,

tuque à pompon, manteau et pantalon de neige fluorescents assortis, ma Colette n'a peur de rien. Et moi, ridicule dans mon tricot et mes pantoufles, grelottant d'un froid irrationnel, j'attends que l'avant-midi me passe sur le corps. Qu'il soit enfin treize heures, que les étudiantes, les retraitées et les travailleuses autonomes reviennent à l'assaut, que le studio au deuxième leur ouvre la porte. Que la nouvelle session du cours de hatha yoga commence.

Les minutes s'écoulaient lentement, granules dans un sablier bouché. Mes pensées moroses, mes tics anxieux forment autant de caillots dans le flux de ma journée. J'aurais le loisir de me préparer huit cafés, suivis d'une tourtière puis d'une demi-heure de cardio, mais je n'en fais rien. La télévision et une tasse de thé morne me suffisent. Mes os craquent sous le poids du dégel.

Ça y est. J'entends la sonnette, les portes qu'on débarre, les premiers rires. Des pas légers dans l'escalier. On se retrouve, on se donne la bise, on parle de ses périples dans le Sud. Tout ceci se passe au-dessus de ma tête. Je peux distinguer la plupart des voix, mais quelques nouvelles s'ajoutent aux anciennes. Tant mieux pour elles. Elles vont entamer la nouvelle année dans la sérénité, la camaraderie et la santé. Des liens vont se former au fil des semaines. Leurs jambes, leur colonne, leur cou vont s'allonger. Leur tronc, leurs bras, leurs fessiers vont se renforcer. Elles vont

améliorer leur posture, travailler leur respiration, découvrir la méditation... Ces huit prochaines semaines vont les transformer.

Je calque leurs pas et m'installe dans le salon. Le disque tourne : musique orientale, percussions sporadiques, montée lente des voix en une plainte à la fois langoureuse et lancinante. Je ferme les yeux et centre mon attention sur mes maux : épaules affaissées, dos courbaturé, pieds engourdis. Inspiration, exaspération. Là-haut, on salue le soleil. Je laisse passer les secondes au travers de mon souffle court.

Puis vient la parade des animaux. Le chien, triangulaire, aux fesses en pointe de pyramide. Le chat, colonne arrondie, puis inversement, convexe, concave. Le cobra, tête et torse vers le ciel, le reste bien au sol.

Si Colette me voyait faire à mon tour. Si ma grande aventurière savait ce que devenait sa mère, l'autruche. Du haut de mes grandes jambes je laisse tout tomber, mains inutiles, chevelure ébouriffée, tête première dans la poussière. Mais l'autruche n'est pas bête : elle n'échappe pas à la réalité lorsqu'elle enfouit son visage dans le sable. Dans mon nid juste assez petit, il n'y a que moi qui creuse encore. Creuser, c'est faire un effort, entretenir l'illusion d'avoir quelque chose à protéger. À la trame sonore aux cymbales persistantes s'ajoute une flûte de Pan volubile, dont le soliloque serpente jusqu'à mon refuge. Petit à petit je redresse

ma colonne, me secoue les plumes. Les voix à l'étage m'entraînent vers la chaleur, loin des nuits désertiques. Je me surprends à les joindre et à répéter mon mantra.

Mais comme j'étais pas là

Le petit prince a dit

« Puisque c'est comme ça,

Nous reviendrons mardi ».



Le cri ancestral

LOUIS CABANAC

À Tanger se construit un nouvel édifice. Situé en bordure du centre-ville, ce gratte-ciel représente la première étape de l'avènement d'un nouveau développement commercial. Le conseil de ville a finalement pris la décision de permettre la création d'un nouveau quartier plus moderne, destiné à héberger le siège social de grandes multinationales. L'emplacement où ce projet d'envergure prendra forme est l'endroit le plus géographiquement élevé de tout Tanger. Surplombant la vieille ville, il sera un chef d'œuvre de design et d'architecture, conciliant les technologies les plus raffinées et les matériaux de la plus haute qualité. Les permis ont été signés, les contrats de construction, distribués et les travaux, entamés. En ce début de mai, les premières traces visibles du grand dessein prennent la forme d'un chantier où pousse tranquillement le premier gratte-ciel. En ce moment même, la croissance de l'édifice en est à sa puberté. C'est-à-dire qu'après avoir patiemment rampé sur le plancher des vaches le temps que ses bases soient solides, il s'élève aujourd'hui en équilibre sur son pied. Il ne lui reste plus qu'à entamer sa poussée de

croissance, ses bras faits de poutres métalliques tendues vers le ciel.

Il fait nuit.

Tous les ouvriers ont quitté le chantier. Avant de retourner chez eux, ils ont pris soin d'éteindre les grues, les camions, les marteaux-piqueurs, les radios et toute la quincaillerie nécessaire à la construction, laissant le monolithe dans le silence le plus poignant. À cette heure-ci, les seuls bruits qui se hasardent dans le squelette du bâtiment sont ceux qui proviennent du vieux centre-ville. Ils n'y restent pas longtemps, n'y sont que de passage. Aucune fenêtre n'est encore installée : ils traversent la puissante structure métallique avec aisance, comme pour l'explorer, pour faire connaissance. Ils en profitent, car au lever du jour, ils seront largement couverts par les bruits du chantier qui reprendront. Plus tard, ils seront remplacés par les bruits du nouveau quartier à saveur de modernité.

Il fait nuit.

Le chantier est plongé dans la pénombre, qui serait normalement imperturbable si les milliers de petites lumières de la vieille ville ne parvenaient pas à se hisser à la hauteur du futur mastodonte. Ce dernier, encore trop immature pour qu'on lui confie de l'électricité, doit se contenter de se laisser bercer par les vieilles lumières, comme des chandelles. Cette

nuit, le ciel est sans nuage, la lune et les étoiles sont donc bien visibles, mais aucune d'elles ne sont perceptibles à partir des rues de Tanger, bloquées nettes par les lueurs collectives des édifices et des réverbères. Ce halo, qui ressemble à une carapace, apparaît évident du haut du secteur du nouveau développement.

Il fait jour.

Les lumières du vieux centre-ville se tamisent. Les bruits matinaux s'animent *crescendo* : les marchands ouvrent leur commerce décrépit avec fracas, les gens parlent maintenant de vive voix, les animaux font de même, les voitures klaxonnent et freinent brusquement, les traversiers démarrent leur moteur assourdissant. Comme un seul corps, toute la vieille ville expulse un cri formidable, un cri ancestral, une protestation.

Une première lueur de soleil transperce l'horizon, les travaux reprennent et l'adolescent n'écoute plus.



La complexité d'un ramen

ROSALIE LADOUCEUR

Me retrouver dans un *take-out* asiatique après une journée de travail plutôt beige, terne, morose, comme l'autre d'hier et sûrement comme celle de la semaine prochaine, m'a fait réaliser à quel point mon incapacité à faire des choix commande ma vie. Ce que mange le couple assis près de la porte d'entrée ou la photo du plat du jour sont des facteurs d'influence considérable. Et quand je réussis enfin à me décider, que je suis sur le bord d'entrouvrir mes lèvres pour laisser résonner un son décisif, soudainement, l'option sélectionnée, tant convoitée l'espace d'une seconde, me semble moins alléchante, voire incomplète, beige elle aussi.

– *Le numéro 16, extra fèves germées et pas trop épicé SVP.*

La simple possibilité de faire un choix est séduisante pour mes papilles. Les options abondantes qui me sont proposées s'avèrent toutes insatisfaisantes quand elles se fragmentent de leur tout, qu'elles passent du menu complet à mon assiette. Je me dis que prendre la carte en entier simplifierait ma gymnastique cérébrale. Je ne peux surtout pas rester

figée là, à créer un embouteillage dans la file d'attente. Je sens mes neurones qui s'acharnent à créer des synapses, mais la connexion s'interrompt sans cesse. La file d'attente est finalement le reflet de mon trafic mental.

– *Je prendrais le monde pour emporter avec des baguettes.*

J'en oublie presque l'envie qui m'a traînée jusqu'ici. Mon potentiel souper est devenu le catalyseur de toutes mes interrogations, il s'est transformé en décision aigre-pas-tant-douce. Et si je partais loin, très loin avec mon baluchon rempli de cartons qui hument la Teriyaki ? À ce moment-là, je pourrais peut-être essayer de faire un choix à l'abri des regards de ceux qui savent, de ce couple assis près de la porte d'entrée qui, à ce même moment, a probablement déjà terminé d'ingurgiter le plat commandé. Loin de tout ça, je pourrais peut-être commencer à manger, à mélanger les saveurs dans ma bouche. Je n'ai plus faim.

– *Qu'est-ce qui est meilleur entre le Pad Thaï ou la soupe Tonkinoise ?*

– *Avez-vous des biscuits de la fortune ?*

– *Est-ce que vos prix sont plus bas que ceux de votre compétiteur de l'autre côté de la rue ?*

À chaque fois que j'ai un choix à faire, je me retrouve transportée devant ce même take-out sur Saint-Laurent, la face bien étampée dans la vitrine. J'ai beau laisser les traces de ma salive couler sur la

fenêtre, devenir moi-même bave, je reste immobile, le ventre vide, l'écume à la bouche et bientôt les pieds mouillés par celle-ci. La pression sociale qui alimente la valeur accordée aux gens qui savent choisir ne m'aide pas du tout à combler mon appétit. Elle devient plutôt comme une sorte de gaz qui accélère mon processus de digestion. Je commence tranquillement à m'auto-digérer.

– *Est-ce que je peux simplement utiliser vos toilettes ?*

Je suis née dans un monde où les limites entre la soupe Won Tong du buffet du quartier et le ragoût de pattes de cochon de ma mère n'ont jamais été si bien tracées, dans une société où la déconstruction séduit davantage que les fondations qui la soutiennent. Les traditions ont toujours été amères, difficiles à avaler ; l'hybridation était bien plus excitante, mais je me rends compte que je n'ai pas appris à goûter grand chose. J'aurais parfois besoin de modes d'emploi : des vieux livres de cuisine qui enseignent comment faire de la sauce béchamel en 5 étapes faciles. Ce genre de lignes directrices là pour m'empêcher de m'éparpiller, de tout mélanger et de faire de la compote, constamment la même compote pas mangeable. Je voudrais une recette de gâteau des anges en guise de base pour ma vie. Une base dans laquelle je ne finirais pas par donner des coups de masse.

– *Steak, blé d'inde, patates : un pâté chinois, ouais.*

Ce soir, je ne choisirai pas la nature du contenu de mon assiette. La seule chose qui me semble adéquate est cette envie d'aller me jeter dans le gouffre de mon sofa. Celui sur lequel je me sens à mes aises. Celui au sein duquel mouchoirs, pop-corn froid et traces d'ébats amoureux pourraient facilement être répertoriés. Aller quelque part de confortable sans savoir si la grosse enseigne rouge vif du petit restaurant sur Saint-Laurent est allumée. Un endroit où la trop longue liste de choix qui s'impose à moi tous les matins me serait inconnue.

– *De l'eau chaude... pour mes ramens.*



Ecchymoses

CHARLOTTE MOFFET

Tes épaules une naissance des lignes qui explosent au ciel en éventail végétal créant l'air comprimé sous ce toit originel humide comme le mois d'août voilé par un filtre charbonneux un nuage cadavérique dans lequel nos gestes se noient

Torche cancéreuse l'insuffisance pour faire éclore le blanc dans l'espace seulement pour percer mon enveloppe ouatée pour creuser un trou y enfouir la mémoire l'image de mon père avec son Drum ses Zig-Zag caressant le livre des règles naturelles le dos des hommes-chiens protecteurs des zones nationales sensibles contre la jeunesse insouciant

À nos pieds le sol froissé en traces éphémères laissées par les éboulements les fragments volcaniques en marques fugitives sur le corps que nous habitons

Lentement tes paupières s'embrassant avec la langue pour me dire ton indifférence mais dans le pire des cas les bleuets vont s'éveiller plus irréductibles qu'au Lac

charcuter l'immédiat

SARAH GAUTHIER

j'arrache le plâtre du mur
l'enroule à ma taille en jupon
habite droitement cet ouvrage
un peu de poudre au nez

je me suis bâtie
une délicate maison de bêtises

flâner sur un pont
l'envie de sauter
à chaque fois
s'accomplir en quatre secondes

si je n'atterrissais pas
je me fixerais entre béton et devoir

mes bras tendus pour te saisir
s'immobilisent par instinct

le vertige crispe mes doigts
autour de cet avenir que j'offre
l'incapacité au bord des lèvres

et si je te brisais

sortez cet amour
par césarienne
avortez la mère

tu m'as perdue au détour de tes trente ans
à fabriquer l'avenir en charcutant l'immédiat

j'ai faim de nos rencontres

reviens-moi jouons à la marelle
du haut de nos hypothèques

la vie glisse sans bruit
et lentement
nous démantèle



[P]

Revue littéraire

lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.